

Nancy Huston et ses langues

Nancy Huston n'a pas écrit d'autobiographie. Toutefois la question de la langue et du langage, dans sa vie d'exilée volontaire choisissant, à la suite de circonstances personnelles, de résider en France et à Paris, est suffisamment présente dans plusieurs de ses écrits personnels - lettres, essais, entretiens -, pour qu'on puisse tenter d'organiser les informations qu'elle donne en les « ordonnant » en une construction [arbitraire puisqu'elle vient d'une lectrice tout à fait extérieure au vécu du sujet], qu'on peut appeler, peut-être abusivement, une « biographie langagière »¹. Nous nous appuyons essentiellement sur *Lettres parisiennes*,² avec des incursions dans *Nord perdu* et dans *Ce que dit Nancy*. Nous solliciterons également quelques entretiens.³

Quel est l'intérêt de cette construction ? D'abord un intérêt commun pour l'écriture de tout écrivain, monolingue ou bilingue, sous un angle sociolinguistique: retrouver les voies de l'accès à la langue, les modalités de son apprentissage et les répercussions conscientes ou inconscientes de cet apprentissage sur l'écriture en tenant compte aussi des acquis ultérieurs. Dans le cas d'un écrivain dit « francophone » - c'est-à-dire celui qui use comme outil de création du français sans que cela soit sa langue première, donc d'un locuteur bilingue -, l'intérêt est double. En premier lieu, cette construction peut faire apparaître des convergences et des dissonances dans la représentation qu'on se fait d'un apprenant étranger. En second lieu, elle alimente l'intérêt que l'on porte, en francophonies littéraires, au parcours en langue de l'écrivain et aux phénomènes d'interculturalité qu'il permet d'approcher de manière plus visible que pour un écrivain monolingue.⁴

Dans un dossier de *Télérama*, « Français dans le texte », proposé au moment où Hector Bianciotti entrait à l'Académie française en 1997, quelques-uns de ces Francophones européens ou anglo et hispano-américains - Bianciotti, bien entendu mais aussi Julia Kristeva, Agota Kristof, Jorge Semprun, Eduardo Manet, Milan Kundera, Vassilis Alexakis et... Nancy Huston -, parlaient de leur rapport au français. Qu'a-t-on retenu pour l'écrivaine qui nous occupe :

«Calgary, New York, Paris. L'itinéraire de Nancy Huston, d'origine canadienne anglophone, se décline en trois étapes. Avec, à l'arrivée, vingt-quatre ans de vie et de création en France et en français, comme étudiante (chez Barthes), essayiste (dans la mouvance féministe) et romancière, lauréate en 1996 du Goncourt des lycéens, pour *Instruments des ténèbres*.

"A l'âge de 6 ans, j'ai suivi mon père en Allemagne. Mes parents venaient de divorcer, et je me suis accrochée à l'allemand comme une bouée de sauvetage. Je le parlais couramment. Après, en Nouvelle-Angleterre, dans une école "hippie", grâce à un professeur, une Alsacienne, je me suis découvert une passion pour le français. Cela m'a tenue en éveil dans les moments difficiles : je grimpais en haut des arbres pour le déclamer. C'est en français aussi, à Paris, que j'ai osé mes premiers pas dans l'écriture: j'éprouvais un sentiment d'impunité ; mes parents ne liraient pas mes livres. Mais je prenais plus de risques car, hors de sa langue maternelle, on ne sait jamais quand on est au bord du cliché... En 1986, un travail sur l'exil a libéré en moi la nostalgie. En ne parlant, en ne chantant jamais en anglais à ma fille, j'ai compris que je perdais une partie de mon enfance. Que je me privais non seulement d'une musique mais aussi d'une émotion. Alors, *Cantique des plaines*, roman "canadien", je l'ai d'abord écrit en anglais, traduit ensuite. Ma maturité d'écrivain dans la fiction va de pair avec ces retrouvailles avec la langue maternelle. J'ai composé l'histoire alternée des deux femmes d'*Instruments des ténèbres*, en passant de l'anglais (pour Nadia) au français (pour Barbe), chapitre après chapitre. Tous les trois jours, je me reposais d'une langue sur l'autre et y puisais un regain d'énergie. »⁵

De tels propos qui, par leur condensé, désignent les séquences principales de cette biographie langagière, nous invitent à revenir aussi précisément que possible sur ce parcours qui, de l'anglais maternel conduit au français, avec une halte dans l'allemand puis un retour à l'usage alterné du français et de l'anglais.

COMPÉTENCE

Est-il besoin de préciser que cette « biographie langagière » ne commence qu'à un stade avancé de l'acquisition du français puisque l'écrivaine parle peu de ses premiers pas dans cette langue. Ce qu'elle confie beaucoup plus volontiers, c'est la relation qu'elle entretient avec elle dans son quotidien de vie en France et dans son écriture, en tant qu'intellectuelle bilingue. Sans que ce soit jamais dit, on comprend qu'elle n'arrive pas en France sans une aisance dans la langue : elle possède bien cet outil commun à un ensemble de locuteurs permettant l'intercompréhension dans la communication quotidienne.

Deux obstacles demeurent toutefois pour une intégration satisfaisante à ses yeux, celle qui la ferait passer inaperçue : l'accent et le sens de certains mots ou expressions. Ainsi, ce niveau de langue assuré ne la met pas à l'abri d'incompréhensions et de situations cocasses. On pourrait en relever plusieurs. Nous prendrons une de celles sur lesquelles elle s'attarde. Lors d'une des ses premières rencontres féministes en 1974, toutes prennent la parole sauf elle qui reste silencieuse :

« Le soir en question, elles discutaient avec fureur de la meilleure manière de riposter à je ne sais quel penseur mâle qui avait écrit (si mes souvenirs sont exacts) que l'homosexualité féminine était en passe de devenir un fléau social. Indignations, sarcasmes, répliques cinglantes volaient dans tous les sens, je tournais la tête d'une femme à l'autre, et peu à peu j'ai commencé à partager leur outrage, à sentir monter en moi le scandale... Et quand, fort tard, la réunion s'est terminée et que je suis rentrée chez moi, j'ai pris le dictionnaire pour y chercher le mot « fléau ». Je n'avais pas la moindre idée de ce qu'il voulait dire. En fait, toute la discussion m'avait été incompréhensible. (...) C'est ainsi que, dès le début, j'ai su qu'il y aurait toujours un écart entre moi et les Français, ou plutôt entre mes énoncés en français et les leurs. J'ai su que pas une seule locution, si galvaudée fût-elle, n'irait pour moi jamais complètement de soi. » (L.P., pp. 168-169)

L'accent : ceux qui la connaissent ne remarquent plus son accent mais le premier passant, dans la rue, oui : et d'y aller d'anecdotes où son accent l'a désignée comme étrangère et où elle a dû accepter ce statut, penaude :

« Maintenant, mon accent à moi aussi est là, inextirpable ; je sais que je ne m'en débarrasserai jamais. Il devient plus fort quand je suis nerveuse, quand je parle à des inconnus, quand je dois laisser un message sur un répondeur, quand je prends la parole en public. Si j'écoute ma voix enregistrée au magnétophone, j'entends exactement *quels* sons je déforme. Mais rien n'y fait, j'ai appris le français trop longtemps après ma langue maternelle ; il ne sera jamais pour moi une deuxième mère, mais toujours une marâtre. » (p. 13)

Son accent est donc une trace de son étrangeté mais il ne fait pas barrage à l'intercompréhension, ce qui est essentiel. Aussi peut-elle le revendiquer comme une marque de son identité :

« Mais mon accent, au fond, j'y tiens. Il traduit la friction entre moi-même et la société qui m'entoure, et cette friction m'est plus que précieuse, indispensable. Bien que j'aie désormais la double nationalité, canadienne et française, bien que j'aie donné naissance à une fille qui, elle, sera française jusqu'au bout des ongles et parlera sans accent, je n'ai aucune envie de me sentir, moi, française authentique, de faire semblant d'être née dans ce pays, de revendiquer comme mien son héritage. Je n'aspire pas, en d'autres termes, à être vraiment *naturalisée*. Ce qui m'importe et m'intéresse, c'est le culturel et non le naturel. Enfant au Canada, et plus tard adolescente aux Etats-Unis, j'avais le sentiment que tout y était (par trop) naturel. Vivre à l'étranger m'a permis d'avoir, vis-à-vis du pays d'origine *et* du pays d'adoption, un petit recul critique : je les perçois l'un et l'autre comme des cultures.» (p. 14)

IMPRÉGNATION ET SENSIBILISATION

On sent aussi qu'elle est « riche » de tout ce qu'elle attend de voir en France. Cette attente a été préparée par ses cours de langue française qui comprennent la présentation des réalités du pays. Ainsi va-t-elle sillonner Paris pour ne rien rater de ce qu'elle veut voir.⁶

« As-tu eu une époque « touristique », au tout début, quand tu es venue vivre à Paris? Moi qui ne pensais y rester qu'un an, je marchais partout, je visitais tous les quartiers, presque toutes les rues, persuadée que je ne les reverrais jamais. Théâtres, parcs, musées, concerts : je consommais tout sans discrimination, me disant (comme se le disent les Américains) que j'étais en train d'acquérir de l'« expérience ». Curieusement, je ne pense pas que, même à l'époque, j'aie été francophile. Je n'essayais pas d'apprendre l'histoire de la culture française ni l'histoire française tout court, de comprendre à quelles institutions politiques correspondaient ces magnifiques bâtiments qui s'appelaient le Palais de Justice ou l'Assemblée nationale (tout était également magnifique, du reste, depuis le Trocadéro jusqu'au Sacré-Cœur ; c'est seulement plus tard que j'ai compris qu'il fallait trouver certains monuments de mauvais goût). Je crois que ce qui me subjuguait, c'était le *monumental* à l'état pur, une sorte d'intensité produite par la superposition de plusieurs siècles sur les mêmes lieux. » (L.P., p.35)

Cette magie du lieu étranger et prestigieux joue encore au moment le plus inattendu, l'accouchement ! :

« Je me souviendrai toujours de mon accouchement « parisien ». Depuis les fenêtres de la salle de travail, entre deux vagues de douleur, je pouvais contempler, au milieu d'un coucher de soleil sanglant, la tour Eiffel ! Cela me paraissait incroyable ; une sorte de conte de fées... Comment était-il possible que j'en sois arrivée là, moi qui suis née au pied des Montagnes Rocheuses, à vivre ce moment paroxystique avec le symbole de la Ville lumière sous les yeux ! Qu'est-ce que j'en avais rêvé, adolescente, de la tour Eiffel ! Quand, au lycée, ma prof de français montrait à la classe des photos de Paris, je lui demandais si elle avait vu tout cela de ses propres yeux. L'Arc de triomphe, vraiment ? Le Moulin-Rouge ? Le Louvre ? Et quand elle répondait que oui, j'aurais pleuré de jalousie... » (L.P., pp.34-35)

On a l'impression chez elle d'une véritable mise en pratique de ses cours de civilisation française et sa « transcription » avec humour et auto-dérision.

Dès sa première lettre, Nancy exprime cette obsession qui est la sienne de ne pas être repérée comme « une Américaine à Paris » écrivant à la terrasse d'un café, personnage dont elle croque le portrait sans ménagement :

« J'ai tendance à fuir ces créatures qui sillonnent Paris avec leur sac à dos en tissu bleu synthétique : s'ils me demandent en anglais leur chemin, je leur réponds presque en chuchotant pour qu'on ne puisse pas encore une fois, m'épingler comme 'une de ces Américaines qui parlent fort'. »(p.11)

Nancy précise alors la distinction à faire entre Américain et Canadien anglophone puis elle revient sur cette contrariété d'avoir à être perçue comme telle:

« Les connotations de cette épithète me sont trop étrangères : bohème chère, vacances chics, épatement, éclatement, flâneries fières le long des quais de la Seine, familiarité snob avec les vins des différentes régions (savais-tu que le mot français de "connaisseur" est repris tel quel par la langue anglaise?)... Parce que je ne suis *pas* francophile. Depuis que je vis en France, je me suis presque fait un point d'honneur de ne *pas* apprendre à distinguer un bourgogne d'un bordeaux, de ne *pas* connaître le nom de tous les fromages, de ne *pas* visiter les châteaux de la Loire. La raison de ma présence ici, de mon exil volontaire, se situe sur un autre plan... que je vais tenter de définir, peu à peu, avec toi. » (pp. 11-12)⁷

Parallèlement à sa découverte de la « France française »..., on la voit sans cesse s'imprégner⁸ de particularités plus fines, plus profondes.⁹ Elle acquiert une maîtrise dans la perception de l'identité française grâce à son altérité ; elle se jette à corps perdu dans de nouveaux discours intellectuels, de nouveaux « codes » qu'elle «consomme goulûment » :

« J'ai avalé les textes de Barthes et de Lacan avec, non pas le lait maternel, mais le lait de cette marâtre qu'était pour moi la langue française ; c'est à travers eux que j'ai perfectionné ma connaissance du subjonctif. » (p. 14)

Son essai, *Nord perdu*, sur le mode de l'humour et d'une dérision sympathisante, manifeste une connaissance très forte de « l'atmosphère française » et une sorte d'intégration ou de participation qui conserve sa distance : *Nord perdu* ou la France vue par une Canadienne anglophone ayant choisi d'y vivre et de devenir romancière francophone. La tension productrice se fait entre proximité et distance, entre la répulsion pour le « neuf » et la séduction pour l'ancien, version du « nouveau » et de l'« ancien » monde.¹⁰ A un seul moment de cet échange épistolaire, on la voit aborder, très succinctement la raison qui ferait qu'elle n'a pas de fierté d'être canadienne : le Canada est une colonie.¹¹

PERFORMANCE

Mais comment passe-t-elle de cette compétence à une performance d'écriture, celle de la littérature ? A partir des usages les plus communs des performances des locuteurs français, elle recherche à étendre ses propres registres.

« Ce n'est qu'à partir du moment où plus rien n'allait de soi - ni le vocabulaire, ni la syntaxe, ni surtout le style -, à partir du moment où était aboli le faux naturel de la langue maternelle, que j'ai trouvé des choses à dire. Ma 'venue à l'écriture' est intrinsèquement liée à la langue française. Non pas que je la trouve plus belle ni plus expressive que la langue anglaise, mais, étrangère, elle est suffisamment *étrange* pour stimuler ma curiosité. (Encore aujourd'hui, si je dois faire un article en anglais, je le rédige d'abord en français pour le traduire ensuite : perversion, peut-être, perte de temps sans doute, mais sans cela j'aurais l'impression de me noyer dans des évidences trompeuses)» (p. 14).

Motivation, mise en route et libération

Nancy Huston accepte d'échanger ces lettres avec Leïla Sebbar car elle veut affronter le désir qui a été le sien de couper avec l'univers d'origine. Mais ayant le désir d'écrire, sa motivation ne suffit pas, il lui faut aussi des lieux d'encouragement. Elle écrit alors, ce qui est redit dans de nombreux textes d'entretiens : l'écriture au sein du mouvement des femmes et, en particulier à *Sorcières*, a été essentielle pour « oser écrire en français ». Elle y est incitée à ce que je nommerai une écriture par paliers : d'abord celle d'articles, de comptes-rendus puis de textes plus personnels.¹² C'est enfin la mort de Barthes qui l'autorise à passer au roman, la libérant de contraintes d'époque auxquelles elle s'était identifiée :

« C'est Romain Gary qui, par sa magie, sa capacité d'enchantement, son inventivité, son refus de la réalité brute, m'a libérée de Barthes, de Sarraute, de Robbe-Grillet. Quand je suis arrivée à Paris, je disais à qui voulait l'entendre que j'avais envie d'écrire. Mais l'époque n'était pas à la littérature considérée comme une activité de luxe. Il fallait tout comprendre, lire Marx, Lacan et soutenir la révolution (...) Bref ! après avoir passé une quantité de temps ahurissante à lire Marx et Althusser, c'est le mouvement des femmes qui m'a ramenée à l'écriture (...) Mais il a fallu que Roland Barthes meure en 1980 pour que je saute le pas et écrive mon premier roman. Comme si mon surmoi théorique avait disparu avec lui. La joie absolue de dire je à la place de quelqu'un d'autre, je l'ai découverte à ce moment-là. »¹³

Dans ses entretiens, après *Lettres parisiennes*, elle a déclaré, à différentes reprises, combien cet échange avec Leïla Sebbar avait été violent et à terme libérateur car il lui a fait comprendre qu'elle ne pouvait mettre sous le boisseau sa langue et sa culture d'enfance, qu'il lui fallait trouver une « négociation » avec son passé et ses composantes pour réussir sa maturité d'écrivaine. Celle-ci a sans doute besoin de ce qu'elle nomme « vivre entre guillemets ». ¹⁴ Il est intéressant alors de relever ses propos sur la tenue de son journal intime :

« Le journal commence en 70, en anglais, avec des entrées irrégulières, des bribes de poésie et d'états d'âme. Treize ans plus tard, il est entièrement en français et il y a à peu près le même contenu, la poésie et la jeunesse en moins. Mais, au milieu, vers 73-75, il y a eu un crescendo spectaculaire : je remplissais souvent dix à quinze pages par jour avec mes impressions détaillées de Paris, des gens que je rencontrais, des idées nouvelles qui m'enthousiasmaient... et c'est précisément l'époque à laquelle s'est opéré mon changement de langue. Les entrées sont tantôt en anglais, tantôt en français ; parfois la langue change d'un paragraphe à l'autre, voire à l'intérieur de la même phrase. Le processus de mutation est presque physiquement sensible à chaque page.

L'un des effets de cette mutation, c'est que les italiques ont peu à peu, elles aussi, changé de bord. Avant, c'étaient les expressions françaises dans un texte anglais que je soulignais consciencieusement, et maintenant c'est l'inverse. Autrement dit, dans les pages que j'écris maintenant, ce sont les mots de ma langue maternelle qui sautent aux yeux, eux qui sont mis en valeur, eux dont le caractère exotique est systématiquement pointé. Ne trouves-tu pas que c'est un peu... bizarre ? » (L.P., p.36)

Le jeu entre les langues

La comparaison entre l'anglais et le français revient sans cesse sous la plume de Nancy : comparaison, confrontation, exclusion de l'une par l'autre puis réajustement. On a vu dans la première présentation citée de *Télérama*, la volonté de la romancière de souligner son jeu d'écrivaine entre les langues. Mais dès *Lettres parisiennes*, plusieurs « récits » mettent le doigt sur ce qui peut apparaître comme un véritable « sport » linguistique. Ainsi dans la Lettre XII du 12 octobre 1983, elle raconte à Leïla son séjour d'été au Canada avec une relativisation de ses révoltes et ruptures anciennes et un réinvestissement dans sa langue d'origine et sa culture canadienne : chansons chantées par sa mère, cette fois pour elle et Léa, « spécificité canadienne » avec son bilinguisme, tout cela est finement évoqué et précisément décrit.¹⁵

De même, le bilinguisme anglais/français s'enrichit d'une diglossie au sein du français même dans sa communication spécifique avec son frère qui vit et a adopté l'affirmation linguistique et culturelle du Québec :

« Les gens trouvent très comique de nous entendre, mon frère et moi, parler français ensemble avec des sonorités différentes. Et - chose étrange - nous ne nous parlons et ne nous écrivons, effectivement, *qu'en français*. Cela s'est fait sans concertation aucune et malgré des itinéraires dissemblables : nous avons fini l'un et l'autre par nous exiler presque totalement de notre langue maternelle et par ne plus nous sentir à l'aise pour nous exprimer que dans ces deux langues étrangères qui s'appellent toutes deux, par les hasards de la géographie et de l'histoire, le français. Nos frères et sœurs ont appris le français à l'école et le parlent plus ou moins bien, mais nous en avons fait notre instrument de choix (c'est bien plus important que de pouvoir choisir ses enfants !). Lors des réunions de famille, nous nous réfugions dans ce territoire privé, à l'abri de l'écoute des autres, quand nous avons des choses « importantes » à nous dire. » (L.P., pp.46-47)

Comme elle le fait de nombreuses fois dans cet échange épistolaire mais aussi dans des entretiens, Nancy Huston insiste sur son choix du français qui est personnel¹⁶ et non « politique » ou contraint par l'Histoire. Elle exprime aussi l'inconfort de ce bilinguisme qui ne permet pas toujours de maîtriser comme un natif toutes les nuances de la langue choisie et qui diminue la compétence linguistique dans la langue d'origine. Elle parle de sensation de « flottement entre les deux langues » et se dit parfois qu'au lieu d'être bilingue, elle est « doublement mi-lingue, ce qui n'est pas très loin d'analphabète... »¹⁷

On peut acquérir un certain nombre de comportements linguistiques et culturels sans effacer ceux de sa langue et de sa culture première. L'écrivain francophone, cet écrivain au moins bilingue qui écrit dans sa langue seconde, joue alors de ces croisements et de ces superpositions.

"Maintenir la France en perspective"¹⁸ ainsi que le Canada et les Etats-Unis

La version hustonienne de la « Chambre à soi » de Virginia Woolf est son studio dans le Marais, dans ce quartier qui lui convient car il est bigarré et cosmopolite et qu'elle peut y inscrire son étrangeté sans la compromettre en quelque sorte (p. 21). Son exil ayant été volontaire et sans raison extérieure à elle-même, elle n'éprouve ni mal du pays ni nostalgie de la terre natale.

Très finement, elle évoque la complexité des sentiments qui l'habitent lorsqu'elle rentre chez elle :

« Quand après un an ou deux d'absence, je descends d'avion à Montréal, à Boston ou à New York, il y a toujours une mince épaisseur d'étrangeté au début : je perçois mon propre pays comme un pays étranger - ou, plutôt, j'éprouve la sensation troublante, comme dans un rêve que tout m'y est absolument familier et en même temps légèrement "déplacé". Cette sensation dure très peu de temps, quelques jours tout au plus. Elle est remplacée par l'étouffement. Je commence à "faire corps", comme tu le dis si bien, avec cette langue maternelle et avec cette mère patrie. Tout en elles m'étouffe, toutes les nuances de niaiserie depuis les prévisions météorologiques à la radio jusqu'aux conversations dans la rue. Je comprends trop bien, ça me colle à la peau : c'est moi - le moi que j'ai fui -, ce sont toutes les platitudes de mon enfance dans les Prairies plates, les mêmes inanités religieuses, les mêmes chansons débiles - et je panique. Là, pour le coup, j'ai le mal du pays, mais comme on dit le mal de mer : mon pays me donne la nausée.

Cette période s'achève généralement au bout d'une quinzaine de jours. Ensuite je deviens plus raisonnable. Je me rends compte qu'ici aussi il y a des gens merveilleux, une littérature qui s'écrit et que je ne lis plus, une vie musicale plus riche qu'en France... Je me détends, mon humeur massacrant se dissipe, je rends visite aux parents et aux amis, je les embrasse avec une tristesse sincère (ça, c'est le pire : toujours renouveler l'amitié et l'amour, toujours rouvrir les portes en sachant qu'elles se refermeront aussitôt après, rouvrir et refermer à l'infini)..., et je m'en vais. Et dans l'avion - les avions décollent invariablement en fin d'après-midi, et au-dessus de l'Océan il y a des crépuscules d'une beauté déchirante - je pleure. Je pleure d'avoir à quitter ces êtres qui me connaissent et me comprennent, au fond, mieux que les Français ne le feront jamais ; je pleure l'immense, l'incomparable ciel canadien ; je pleure la langue anglaise qui m'a accueillie avec tant de naturel, qui a coulé de mes lèvres avec tant de facilité ; je pleure mes parents qui vieilliront encore alors que je ne serai pas là ; je pleure mes petits frères et sœurs qui ne sont plus petits et que je ne connais plus ; je pleure d'être la femme têtue et prétentieuse que je me semble alors, la femme sans cœur qui a tout balancé pour aller s'éclater à Paris.

De retour à Roissy, je hais la France. L'accent des Parisiens (surtout par contraste avec celui des Québécois) est grinçant, pincé et snob. Les gestes, les regards, tout est à l'avenant : assise à une terrasse de café, je me rends compte que je ne pourrai plus étendre mes jambes de la même façon qu'en Amérique et je suis envahie d'un ressentiment sans bornes... La petitesse et les rudoiments des commerçants français, venant après la bonhomie indiscriminée des Américains, me révoltent et me donnent envie de taper - même si je sais que cette même bonhomie me semblera gratuite, exagérée et tout aussi révoltante dès que je retournerai aux Etats-Unis...

Bref, ce n'est pas pour moi une chose joyeuse que l'aller-retour d'un pays à l'autre. (...) Pour moi c'est *lourd*, et j'en veux aux avions qui effectuent le trajet en sept heures comme si de rien n'était : il me faudrait au moins sept jours du bateau pour me préparer au "choc des deux cultures", comme nous disons dans ma langue. » (pp.24-25)

Ainsi, le choix du français ne recouvre pas tout l'être qui s'est construit de l'enfance à l'âge adulte. Il permet cette distance par rapport à la langue qui est une des caractéristiques de l'écrivain :

« C'est, des vacances, enfin la fin.

J'ai toujours voulu commencer un texte avec le mot « c'est » suivi d'une virgule. Voilà qui est fait. (Savais-tu que Rilke a appris le français pour pouvoir employer le mot « verger » dans un poème ?) » (L.P., p.180)

Il permet d'automatiser, en quelque sorte, la distanciation :

« Parce que très certainement nous avons toujours connu ce sentiment auquel nous avons donné le nom d'exil. Le sentiment d'être dedans/dehors, d'appartenir sans appartenir (...) ce réflexe qui consiste à « cadrer » les événements, à m'étonner devant eux, à exagérer un tant soit peu mes réactions à leur égard, à me raconter ma vie comme une histoire. (...)

N'est-ce pas cette distanciation même qui constitue la littérature ? Notre écriture ne vient-elle pas de ce désir de rendre étranges et étrangers le familier et le familial, plutôt que du fait de vivre, banalement, à l'étranger ? » (L.P., pp. 210 et 212)

Mais il ne peut effacer l'origine¹⁹, l'enfance, noyau insécable autour duquel s'agrègent et se superposent d'autres cultures. Elle y consacre *Nord perdu*, en 1999: « L'enfance, proche ou lointaine, est toujours en nous » y écrit-elle (p. 16) où elle introduit une distinction entre les impatriés et les expatriés, entre les monolingues et les bilingues. Elle y réfléchit sur la relativité culturelle, l'intercommunication, l'interculturalité.

On ne peut s'étonner alors qu'en littérature, ses « modèles » ou ses références aillent plus volontiers vers ceux qui ont fait une obsession créatrice de ce voyage entre langues et cultures et qu'elle leur consacre un essai : en 1995 à Romain Gary et en 2000, à Beckett, ce second en édition bilingue et où on peut y lire :

« Holà ! Pas la peine de vous mettre dans tous vos états ! Du calme ! Il ne faut pas chercher midi à quatorze heures. Je suis celui qui est, et ça fait deux. »²⁰

Ainsi, à travers ces différents textes autobiographiques, Nancy Huston constitue un instrument précieux d'observation de l'apprentissage d'une langue, de son appropriation avec maintien constant d'une distance pour conserver dans la langue où elle a choisi de s'exprimer littérairement, ce je ne sais quoi d'étrangeté qui donne son cachet à ses romans. Elle met en lumière aussi le côté dynamique de l'échange entre langues, langue maternelle et langue d'adoption : l'anglais réagit à son tour, pour se faire une nouvelle place que celle qu'il avait depuis l'enfance, en habitant sa langue française d'écrivaine francophone. Il n'y a donc jamais de situation statique : l'écrivain, qui est celui qui joue avec le matériau linguistique, décuple ses potentialités en utilisant deux langues. Son exemple est très éclairant pour tous les processus d'écriture en francophonie littéraire et pour indiquer les voies bilingues d'approche et d'analyse de ces littératures, le bilinguisme étant un atout de taille pour ces écritures.

BIBLIOGRAPHIE

Œuvres :

- HUSTON, N. et SEBBAR, L. 1986, *Lettres parisiennes. Histoires d'exil*, Paris, Bernard Barrault, (rééd. coll. "J'ai Lu", n° 5394/G, coll. Documents, 1999).
- HUSTON, N., 1995, *Désirs et réalités - Textes choisis 1978-1994*, (Babel 2001, n°498).
- HUSTON, N., 1995, *Tombeau de Romain Gary*, (Babel, 1999, n° 363).
- HUSTON, N., 1998, *Limbes/Limbo - Un hommage à Samuel Beckett* (édition bilingue), Actes Sud/Léméac, coll. « Un endroit où aller ».
- HUSTON, N., 1999, *Nord perdu*, Actes Sud, coll. « Un endroit où aller ».

Sur N. Huston :

- GAZIER, M., LAVAL, M. et BOUCHEZ, 1997, E. « Français dans le texte », *Télérama*, n°2454, 22 janvier. Dossier.
- « Ce que dit Nancy », dossier des libraires disponible sur internet: www.initiales.org.
- *La langue de l'autre ou la double identité de l'écriture*, Actes colloque international, Publication de l'Université François Rabelais, Tours, 2001.
- ARGAND, C., 2001, « Entretien avec Nancy Huston », *Lire*, mars.
- CHAULET ACHOUR, C., 2004, «Retourner sur les pas des ancêtres - Travail de mémoire et quête de soi dans *Cantique des plaines* de Nancy Huston » in *Autobiographie et Interculturalité*, éditions du Tell, Blida (Algérie).

¹ - Cf. présentation de ce numéro par Muriel MOLINIE : « Expérience de personnes vivant ou ayant vécu des parcours de socialisation bi- ou plurilingues, expérience relatée par ces sujets ». Trois types de questions se posent : - que disent les apprenants de leur apprentissage des langues ? La production d'un récit est-elle réductible à une simple «production de données» ? Comment produire (et faire produire) des connaissances sur ce sujet ? » Il me semble que la troisième question, en particulier, correspond bien à la proposition que contient mon article.

² - Je signale que ce texte a fait l'objet d'une analyse, dans une autre perspective que la mienne, sur la parole épistolaire féminine, de Marie-Françoise CHITOUR, « Une parole féminine épistolaire : *Lettres parisiennes* de Nancy Huston et Leïla Sebbar » dans «Cahiers Jamel Eddine Bencheikh - Savoir et Imaginaire », *Etudes Littéraires maghrébines*, n°13, L'Harmattan, 1998, p. 187 et sq.

³ - *Lettres parisiennes. Histoires d'exil*, (page de titre interne, autre sous-titre, « Autopsie de l'exil ») Paris, Bernard Barrault, 1986, rééd. (notre éd. de référence), coll. "J'ai Lu", n° 5394/G, coll. Documents, 1999. Cf. fin de la présentation : «Deux femmes s'écrivent parce que raconter, autopsier l'exil, c'est parler d'enfance et d'amour, de livres, de vie quotidienne, mais aussi de la langue, de la terre, de rame... » (p.6). *Nord perdu*, Actes Sud, coll. « Un endroit où aller », 1999. - « Ce que dit Nancy », dossier des libraires au moment de la sortie de *Dolce Agonia* en 2001. Il est disponible à l'adresse suivante sur internet: www.initiales.org. Références des entretiens données au fur et à mesure de leur citation. Initiales adoptées dans l'article : L.P.etN.P.

Pour systématiser et enrichir cette étude, élargir le corpus à *Désirs et réalités - Textes choisis 1978-1994*, 1995 et *Babel* 2001, n°498, à *Tombeau de Romain Gary*, 1995, *Babel*, 1999, n° 363, à *Limbes/Limbo - Un hommage à Samuel Beckett* (édition bilingue), Actes Sud/Léméac, coll. « Un endroit où aller », 1998 et 2000. Il faut procéder aussi à un pistage du travail du bilinguisme fictionnalisé dans les différents romans et récits.

⁴ - A titre d'exemple, le colloque, qui s'est tenu à l'Université de Tours en 1999 et dont les Actes ont été publiés, serait d'une grande utilité. Cf. *La langue de l'autre ou la double identité de l'écriture*, Publication de l'Université François Rabelais, Tours, 2001.

⁵ - "Français dans le texte", *Télérama*, n°2454, 22 janvier 1997, p.43, Dossier réuni par Michèle GAZIER, Martine LAVAL et Emmanuelle BOUCHEZ. C'est moi qui souligne.

⁶ - Cf. présentation des deux correspondancières de *Lettres Parisiennes* : « L'une est née au Canada anglais, l'autre dans l'Algérie française. Elles quittent le pays natal vers vingt ans pour la France, la langue et l'université françaises, Paris. », op. cit. p.5.

⁷ - Elle revient sur cette aversion contre les Américains et leur comportement à plusieurs reprises. Cf. p.23, son analyse de la manière dont les Américains sont persuadés que leur langue est universelle : «je rougis de comprendre et d'appartenir à un peuple si peu compréhensif ». Elle parle aussi de sa difficulté à se mettre en colère en français car on devient vite ridicule quand on s'emporte dans une langue étrangère : « l'accent s'empire, le débit s'emballe et achoppe... »

⁸ - Dans sa première lettre, Leïla Sebbar donne un premier « portrait » de Nancy Huston : « Souvent, j'ai été frappée chez toi par cette capacité que tu as, je l'ai remarquée chez d'autres femmes en exil, celles qu'on appelait les "Migrantes" à *Histoire d'elles*, tu te rappelles, d'assimiler et d'utiliser les codes les plus complexes, sans s'y conformer totalement, sans servilité. » (*Lettres parisiennes*, op. cit., pp.9-10)

⁹ - Ainsi le parallèle qu'elle effleure entre l'accent québécois et l'accent du Berry. Elle enchaîne ensuite sur une relecture, hors des chapelles, qu'elle devrait faire de George Sand.

¹⁰ - A toutes sortes d'occasion, elle revient sur son « désir d'Histoire » car elle vient d'un lieu pour lequel le passé a peu de densité et de profondeur. C'est ce qui fait qu'elle aime la France (p.87) ; c'est de là qu'est né son désir de voir Paris (p.88), de porter des vêtements qui ne soient pas « neufs » : « porter sur soi un peu d'Histoire » (p.88).

¹¹ - *Cantique des plaines* reviendra, avec acuité, sur cette caractéristique. Cf. mon article, «Retourner sur les pas des ancêtres - Travail de mémoire et quête de soi dans *Cantique des plaines* de Nancy Huston » [Colloque international du Département de français de l'Université d'Alger, 9-11 décembre 2003] in *Autobiographie et Interculturalité*, éditions du Tell, Blida (Algérie), 2004.

¹² - Cf. les pp. 102 à 104 où tout est décrit avec précision et les circonstances et les noms donnés.

¹³ - « Entretien avec Nancy Huston », par Catherine ARGAND, *Lire*, mars 2001, p.33.

¹⁴ - L.P., p.168 et sq.

¹⁵ - Cf., L.P., pp.70 à 77.

¹⁶ - Ce choix « personnel », elle essaie d'en comprendre les motivations et l'origine : elle constate que, dans son environnement, ce sont toujours des *femmes* qui ont d'abord incarné l'exotisme, l'eupéanisme, la possibilité du « vivre ailleurs » : sa mère, la seconde épouse de son père. (L.P., p.57)

¹⁷ - L.P., p.76. Propos un peu excessif et « coquet »... sur lequel Nancy Huston reviendra avec insistance dans *Nord perdu* lorsqu'elle distinguera entre les vrais bilingues et les faux ; elle étant, de toute évidence, une fausse...

¹⁸ - Expression très intéressante utilisée par l'auteur à la p.15 de *Lettres parisiennes*.

¹⁹ - *Lettres parisiennes* à la p.33, elle imaginait leur vieillesse à son compagnon et à elle-même, chacun revenant à sa langue d'origine et ne pouvant plus converser ! p.33. Elle raconte aussi l'expérience du bouleversement affectif de la langue maternelle, p. 139.

²⁰ - *Limbes/Limbo*, op. cit., p.55.